

à la lutte. Du reste, tout est identique dans les deux religions.

Si les dieux scandinaves, mercenaires, cruels et parjurés comme ceux des Grecs, sont plus belliqueux, le caractère de leurs adorateurs en est cause; mais ces habitants du ciel ont également avec les guerriers des communications directes. Indrid et Haquin sont soldats et augures, comme Hélénius et Polydamas. Les héros manifestent de la haine et du mépris pour les prêtres, comme Agamemnon pour Calchas et Chrysès; ils se révoltent contre les dieux, et les combattent comme Diomède. La morale commune n'entre pour rien dans la religion. Il n'y a point de juges des morts. Le Nifheim est une imitation de la vie; le Valhalla, un lieu de plaisance pour les compagnons d'Odin. C'est, en un mot, le polythéisme homérique, plus âpre, plus sombre et plus orageux.

CHAPITRE III.

Révolution dans le polythéisme scandinave.

TEL était l'état religieux de la Scandinavie, lorsque, par un événement sur les causes duquel les annalistes diffèrent, le pouvoir sacerdotal s'y établit.

Les uns croient que ce fut par une révolution intérieure. Un des successeurs du premier Odin, disent-ils, ayant voulu engager ses peuples dans une guerre contre les Romains, fut chassé du trône, et un sénat de prêtres s'empara du pouvoir.

Les autres attribuent cette révolution à l'arrivée d'un second Odin, non-seulement comme le premier, un chef belliqueux, mais un prêtre conduisant une colonie sacerdotale (1).

(1) Ce second Odin naquit, disent les chroniques, à

Ils racontent avec détail le grand changement qui fut son ouvrage (1).

Lors de son arrivée, disent-ils, la Suède était gouvernée par un roi nommé Gylfe (2), qui, sur les bruits des exploits d'Odin, alla le consulter déguisé. Leurs entretiens portèrent sur des questions de cosmogonie et de métaphysique, ce qui annoncerait la révélation de dogmes symboliques et scientifiques. Gylfe donna sa fille à Skiold, fils du conquérant; mais il disparut tout à coup. Ne serait-ce pas un indice d'une révolution opérée par le prêtre étranger contre le pouvoir politique (3)?

peu près un siècle et demi avant J. C., sur les bords du Tanaïs. Il se nommait Sigge; il était fils de Friddulf. Les motifs de son émigration en Scandinavie, furent des défaites dans ses guerres avec les Romains ou avec Mithridate. (Rüh. 35-37.)

(1) V. TORFOEUS et SAXON LE GRAMMAIRIEN.

(2) Ce nom de Gylfe est cause d'une confusion grave dans les traditions. Il est donné tour à tour au chef du gouvernement temporel, renversé par le second Odin, et au président du sénat des dieux. Il est évident qu'on a supposé deux individus de ce même nom, ou qu'il a été transporté de l'un à l'autre, sans que les historiens les aient distingués.

(3) Un écrivain danois, M. de Wedel Jarsberg, dans

Gylfe est précisément celui qui, dans une Saga, se vante d'avoir brisé la massue d'un dieu. Plusieurs traditions, en effet, trahissent une lutte. Saxon le Grammairien raconte qu'en l'absence d'Odin, un compétiteur qui usurpa son nom et sa puissance, renversa le culte établi, abolit les fêtes où l'on honorait tous les dieux ensemble et les remplaça par des rites spéciaux en l'honneur de chaque divinité (1). Ne reconnaît-on pas à ces traits un effort du polythéisme libre qui adore isolément ses idoles, contre la tendance sacerdotale qui fait de ses divinités un ensemble? Odin revenu, continue Saxon (2), tua son rival, dégrada les dieux dont il avait relevé les autels, et bannit les magiciens ses complices. Or, nous avons remarqué déjà que les cultes vainqueurs pros-

son Essai sur l'ancienne histoire des Cimbres et des Goths scandinaviens (Copenhague, 1781), prétend comme nous, que le second Odin dont il fait le troisième, était un grand-prêtre qui détrôna Gylfe, le chef du gouvernement. Il appuie son opinion sur une foule d'autorités, tirées des chroniques islandaises.

(1) SAX. GRAMMAT., lib. I.

(2) *Id.*, lib. III.

crivent toujours, comme magiciens, les pontifes des cultes vaincus.

Le souvenir de cette lutte semble avoir passé de l'histoire dans la mythologie; c'est ce qui arriva chez tous les peuples. Odin, chassé par un autre dieu, rentre dans le Valhalla au bout de dix années, met son compétiteur en fuite et ressaisit les rênes de l'univers (1).

Ne pourrions-nous pas aussi démêler dans les géants et les nains, auxquels les légendes assignent, au fond des antres et des cavernes, une place à la fois subalterne et malfaisante, les adhérents de l'ancienne religion, cherchant un asile au haut des montagnes et dans les cavités des rochers?

Quoi qu'il en soit de ces deux hypothèses, dont l'une doit nécessairement être admise, le sénat des dieux devint encore une corporation semblable à celle de la Perse et de l'Égypte. Les Drottes furent à la fois des prêtres, des juges et des législateurs (2); on les appela

(1) SAX. GRAMM, lib. III.

(2) La division de l'ordre sacerdotal, chez les Scandi-

dieux, et leurs paroles, paroles divines (1). Ils dominèrent les rois, les déposèrent, leur ôtèrent la vie (2), régnèrent à leur place, étendirent leur autorité sur les individus, fixèrent la croyance, la maintinrent par des châtimens sévères, frappèrent les incrédules d'exil ou de mort (3). Payés d'abord par un impôt levé sur tout le peuple (4), ils envahirent bientôt de vastes domaines.

naves, d'après l'institution du second Odin, ressemblait parfaitement à celle des Druides. Les Drottes, proprement dits, comme les Druides supérieurs; étaient chargés exclusivement de ce qui concernait la religion, la doctrine mystérieuse et la justice. Les Scaldes, comme les Bardes, chantaient les hymnes et les hauts faits des héros, et les Tyrspakurs, ainsi que les Eubages de STRABON dévoilaient l'avenir. Freya avait aussi des prêtresses qui gardaient le feu sacré. MALLET (introduc., p. 67) prétend que tout l'ordre sacerdotal était héréditaire. Le tribunal des Drottes siégeait à Sigtuna, ville aujourd'hui détruite, alors la capitale de la province où Stockholm est bâtie.

(1) Rüh. p. 123-124.

(2) V. t. IV, p. 211.

(3) Nous avons dit ailleurs qu'un Norvégien fut condamné au bannissement pour avoir nié la divinité de la déesse Frigga. (MALLET, Introd., 98.)

(4) Cet impôt s'appelaït nefgioeld, naeskatt. (SNORRO-STURLESON.)

Ainsi que les Druides dans les Gaules, ils s'emparèrent du monopole de la poésie. Les Scaldes, qui depuis le premier Odin chantaient en liberté les actions des dieux et les exploits des braves, soumis désormais par des initiations subalternes à l'ordre des Drottes, furent subdivisés en plusieurs classes, dont chacune eut sa sphère tracée, ses révélations déterminées, son échelon marqué, sans qu'il fût possible de monter plus haut. Les chants héroïques devinrent des chants religieux : mais comme l'asservissement des Scaldes ne leur enleva pas la mémoire, ils confondirent souvent les deux cultes ; et de-là le mélange de traditions, de dogmes et de doctrines qui nous importune.

Toutefois en dépit des réminiscences poétiques, la religion scandinave change de nature. Elle ne perd point son empreinte belliqueuse : le premier Odin l'avait trop profondément gravée dans l'âme de ses sectateurs, et l'âpreté de leur climat, leur avidité de richesses, qu'ils ne pouvaient conquérir que le glaive en main, ne leur permettaient pas d'oublier les leçons de leur maître. Aussi le dieu qui ordonne les combats, et qui a pour fils celui qui est

spécialement chargé de la guerre, Odin continue à tenir l'univers sous son empire. Il préside aux naissances, aux mariages, à la mort. Ses prêtresses aux voix prophétiques se précipitent dans la mêlée. Mais les guerriers n'en sont pas moins soumis aux pontifes, et ces derniers décident des entreprises, donnent le signal des expéditions, concluent les traités de paix qui ne sont que des trêves.

En même temps, ils introduisent en Scandinavie, ils enseignent, ils imposent tous les rites, tous les symboles, toutes les doctrines que nous avons rencontrées chez les nations soumises aux prêtres (1).

(1) La ressemblance de la religion des Scandinaves et de celle des Perses a été déjà souvent aperçue. Si le deuxième Odin fut un Scythe, il put facilement avoir quelque connaissance des dogmes de Zoroastre. (WHARTON, *On the orig. of romantic fiction in Europe*, in the first vol. of his *Hist. of engl. poetry*.) Toutefois, si les dogmes et les pratiques offrent de grandes conformités, le but et l'esprit diffèrent. La religion de Zoroastre respire la paix, celle d'Odin la guerre. La première annonce le retour d'une félicité perdue, la seconde promet une félicité à venir. Cette opposition tient probablement à ce que la révolution religieuse des Scandinaves est, en quelque

L'astrolâtrie sert de base à leur religion. Odin est le soleil, Freya la lune. Une autre déesse, qui préside également à cette planète, ou qui est un autre nom de Freya, Ostar, nous rappelle l'Astarté sacerdotale. La nuit et le jour qui se suivent, en faisant le tour des cieux, sans pouvoir s'atteindre; l'aurore, qui n'est que l'écume dont le courrier de la nuit inonde son frein; les étincelles du monde lumineux qui forment les astres, les deux nains qui figurent la croissance et la décroissance de la lune; Hati, l'étoile du matin; Skoell, l'étoile du soir; le pont Bifrost, qui est l'arc-en-ciel; Asgard, la ville des dieux, qui est le zodiaque, leurs douze trônes qui en sont les signes (1); la ceinture de Thor, le pendant de la cuirasse d'Amasis (2) : tous ces symboles sont astro-

sorte, la révolution perse retournée. Odin vainqueur donna sa religion aux vaincus. Les Mèdes vaincus donnèrent leur religion aux vainqueurs.

(1) Nous reproduisons ici en peu de lignes quelques faits qui se trouvent indiqués dans le III^e vol., mais qu'il nous a paru essentiel de rappeler à nos lecteurs. Nous en agirons de même pour la démonologie.

(2) V. T. II, p. 37.

nomiques. Les fêtes se célèbrent à des périodes qui tiennent également à l'astronomie (1).

Les anciennes fables se ressentent de ce caractère nouveau. Les dieux, dans le Valhalla, jouaient aux dés, pour se gagner réciproquement les richesses qu'ils avaient apportées en montant aux cieux. Maintenant ces dés, qui roulent sur la table céleste, expriment par leur éclat la splendeur des astres, et par leurs mouvements qui ne sont plus fortuits, le cours régulier des corps planétaires.

On voit apparaître les divinités hermaphrodites (2). Le respect pour la virginité se com-

(1) La fable d'Iduna, dont nous avons parlé ailleurs (t. IV, p. 27), a aussi son sens astronomique. C'est sous la forme d'une hirondelle que Loke va chercher la pomme merveilleuse dont la privation condamnait les dieux aux infirmités de la vieillesse. L'hirondelle était le symbole du printemps. Le printemps rend aux dieux leur première force, parce qu'il ranime la nature abattue sous les rigueurs de l'hiver.

(2) V. pour les dieux hermaphrodites des Scandinaves, le t. III, p. 270, et IV, p. 193. Loke a des enfants comme homme et comme femme; il est le père d'Héla, du serpent Mitgard et du loup Fenris, qu'il engendre avec la géante Augustabode. Il est la mère de Sleipner qu'il procréa

bine avec les enfantements des vierges (1), et le Nord reçoit avec surprise, mais sans résistance, les cosmogonies ténébreuses et bizarres de l'Orient (2). Le dieu suprême seul, puis avec les géants de la Gelée, médite sur la création, comme Brama avec les neuf Richis. Les membres d'un de ces géants forment le monde, comme le corps partagé de la déesse Omorca : ce monde doit être détruit, et nous avons rapporté la peinture effrayante que les Eddas présentent de cette destruction (3).

Mais il y a plus. Indépendamment de ce dogme, inhérent à toutes les croyances qu'enseignent les prêtres, une notion plus subtile et non moins sacerdotale plane dans quelques parties des Eddas. La création n'y est

avec Suadelfari. Freya, par une analogie frappante avec Cybèle, est hermaphrodite, quoique femme d'Odin.

(1) La virginité a une protectrice spéciale parmi les déesses, Gefiona, surnommée la bienheureuse. Heimdall, le portier céleste, est le fils de neuf vierges à la fois. Edda, 25^e fable.

(2) Rüh, Scand. Nous avons exposé ailleurs (t. III, p. 269-270) la cosmogonie scandinave, nous ne la reproduisons pas ici.

(3) V. t. IV, p. 184.

qu'une illusion, les dieux créateurs n'existent qu'en apparence, le temps qui contient la création n'a pas plus de réalité, et là seulement, où l'un et l'autre s'évanouissent, commencent le vrai, l'éternel, l'unique (1). Tout ceci est identique avec le Bhagvat-Gita.

Le monde étant créé, un dieu supérieur domine tous les autres dieux (2) : à côté de lui se place un rival, mais inférieur, chef des divinités malfaisantes (3). Un dieu médiateur essaie de rétablir l'harmonie détruite (4). Un dieu mourant expie l'univers, et il faut observer que ce dieu, Balder, est le plus doux, le plus pacifique, le plus vertueux de tous : aussi ne monte-t-il point dans le Valhalla. C'est dans le Nifleim qu'il va continuer sa paisible carrière. Idéal de la perfection divine, agneau céleste et sans tache, il meurt par une suite mystérieuse de sa perfection même, pour purifier Odin de son premier

(1) MONE, Symbol., 479.

(2) T. IV, p. 121.

(3) *Ib.*, 148.

(4) *Ib.*, 168.

meurtre, du meurtre du géant Ymer. Qui pourrait méconnaître ici une doctrine sacerdotale (1)?

Une démonologie, non moins régulière que celle de l'Égypte ou de la Perse, peuple l'azur des cieux, la surface de la terre, et les gouffres profonds où les humains ne pénètrent pas. Les Woles, interprètes des lettres runiques, parcourent les champs où luttent les braves; tour à tour parques inexorables, brisant le fil qu'elles ont tissu, ou Valkyries charmantes, dédommageant par leurs appas les héros atteints d'une mort précoce, tantôt encore cygnes ou corbeaux, ou bien invisibles, identifiées avec l'onde qui murmure et l'air qu'elles agitent. Les Elves, fils de la lumière et brillants comme le soleil, peuplent un royaume qui porte leur nom (2), et ils en descendent pour servir les hommes. D'autres, noirs comme la poix, demeurent sous la terre (3). Nains la-

(1) Les dieux qui, lors du Ragnarokur, marchent à une mort certaine, pour combattre Løke, sont envisagés par plusieurs mythologues, comme s'immolant pour la destruction du mal.

(2) Alfheim, Grimnismal, Str. 5.

(3) Nouvelle Edda, fable 15.

borieux, nés de la nuit et de la poussière (1), ou de l'union des dieux et des géantes, parce que le moment de créer l'homme n'était pas encore venu, ils travaillent les métaux, forgent les armes, arrachent l'or du sein des abîmes, le défendent contre les mortels, se grandissant alors en géants formidables, ou plus perfides, prodiguent aux humains cet or funeste qui sème la discorde, enfante les haines, occasionne les meurtres (2).

Il est à remarquer que, dans les fables scandinaves, l'or tient la place qu'occupent les femmes dans les fictions indiennes. Toutes les fautes des dieux de l'Inde, à commencer par Brama, épris de Saraswatty, toutes les faiblesses des pénitents, presque toutes les guerres ont pour cause des amours illicites ou des enlèvements. Dans le Nord, l'amour, sans être exclu, joue un moins grand rôle. Ce sont des trésors qu'on envie, qu'on ravit, qu'on s'ar-

(1) Nouvelle Edda, 13^e fable. Voluspa. Str. 10.

(2) Cette démonologie a aussi son sens scientifique. Les nains qui travaillent les métaux, sont le règne minéral; les vierges qui sortent de la racine de l'arbre Igdrasil, sont le règne végétal.

rache; et quelquefois pour rétablir la paix, cet or maudit, trompant les compétiteurs avides, est précipité dans la mer, comme la source de tous les maux.

La trinité se retrouve dans les trois dieux pleins d'amour, qui veulent enfin se manifester (expression presque indienne); deux arbres languissaient stériles et inanimés, les trois dieux leur donnent la vie (1).

La métempsyose peut se présumer, par les vierges qui, après leur mort, deviennent des cygnes, par les héros changés en loups, par les géantes métamorphosées en louves.

A côté des dogmes, se rangent les rites cruels, les sacrifices humains (2), les immo-

(1) Edda, 7^e fable.

(2) T. IV, p. 211-234-342. Les prêtres et les prêtresses qui présidaient à ces sacrifices étaient appelés hommes et femmes de sang (MONE, Symb., p. 236) : pour savoir s'ils devaient immoler des victimes humaines, ils avaient recours à un mode particulier de divination. Ils consultaient un cheval sacré, et suivant le pied qu'il levait, il décidait si l'offrande était acceptée ou non. Cet usage sauva la vie à un missionnaire, malgré la résistance du sacrificateur, qui accusait le dieu des chrétiens de diriger, invisible, le cheval sur lequel il était assis. (MONE, Ibid., 70.)

lations funéraires; Brynhild, ou Branhylda, avant de se brûler elle-même, fait brûler sur la tombe de Sigourd huit serviteurs fidèles. Plus loin sont des traces de rites obscènes (1). Les épreuves par l'eau et le feu terminent les procès (2).

L'efficacité des invocations, des imprécations, des talismans, des caractères magiques, si merveilleuse en Perse et aux Indes, est proclamée par le second Odin (3). La puissance

(1) T. IV, p. 258.

(2) « Quo evenit ut Dani pleraque causarum judicia eo experimenti genere constatura decernerent, controversiarum examen rectius ad arbitrium divinum quam ad humanam rixam relegandum putantes. » SAXO GRAM., X, 294. Poppo le Danois mit, en présence du peuple, un gant de fer rougi au feu.

(3) « On était persuadé qu'Odin parcourait le monde « en un clin-d'œil, disposait de l'air et des tempêtes, prenait toutes sortes de figures, ressuscitait les morts, « prédisait l'avenir, ôtait, par ses enchantements, la force « et la santé à ses ennemis, découvrait les trésors cachés « sous terre, faisait entr'ouvrir les plaines et les montagnes, et sortir les ombres des abîmes. » (MALLET, Introd., p. 43.) Ces prestiges du second Odin n'étonneront pas nos lecteurs, s'ils se souviennent qu'à une époque bien plus grossière, les jongleurs ont déjà l'habileté nécessaire pour se servir de pareils moyens.

de son prédécesseur était le glaive ; la sienne est la parole, ou l'écriture qui n'est que la parole gravée, et cette distinction sépare le pontife d'avec le guerrier. « Savez-vous, dit-il dans l'Havamaal, comment on écrit les Runes, comment on les explique, comment on assure leurs effets? J'en connais qu'ignorent les reines et tous les enfants des hommes. Elles chassent les maladies, la tristesse et les plaintes, émoussent les armes, brisent les chaînes, apaisent les tempêtes, guérissent les blessures. Je charme les orages dans les airs, et ils s'arrêtent. Les morts viennent à moi, quand, sur la pierre, je grave les Runes. Si je les prononce, en versant l'eau sainte sur un nouveau-né, il est invulnérable. Dieux, génies, mortels, rien n'échappe à ma vue. J'éveille l'amour des vierges, et ma bien-aimée m'aime à jamais. » Freyr, raconte l'Edda, épris de la belle Gerdour, dont l'éclat merveilleux se répandait sur tout l'univers, et dont les bras arrondis brillaient d'une splendeur qui éblouissait les regards, se mit en route avec un serviteur fidèle pour conquérir l'objet de ses vœux. Gymir, père de Gerdour, la tenait renfermée dans un palais entouré de feux que rien

ne pouvait éteindre. L'épée magique du héros surmonta cet obstacle. Il pénétra jusqu'à la beauté qu'il voulait posséder : il lui peignit en langue harmonieuse la flamme qui le dévorait. Ce fut en vain. Il lui offrit onze pommes de l'or le plus pur, des diamants d'un prix inestimable, mais vainement encore. Il la menaça du glaive étincelant; menace inutile. Son compagnon prononça enfin les paroles puissantes, et la belle Gerdour céda.

Les doctrines philosophiques complètent l'œuvre sacerdotale. « Comment t'adorerai-je? dit au dieu suprême le président du sénat céleste. T'appellerai-je Odin, Thor ou This? Alfadur est ton nom. Sous ce nom t'honoraient nos ancêtres, avant qu'on leur eût apporté des dieux étrangers; » expressions caractéristiques du travail des prêtres, attribuant toujours au théisme, quand ils l'insèrent dans leurs doctrines, une priorité chimérique (1). Il est également impossible de méconnaître le dualisme (2) et le panthéisme (3).

(1) V. liv. I, ch. 9, p. 267.

(2) T. III, p. 268.

(3) T. III, ib.